

Mon fils resta atterré de tant d'énergie. Je repris :

“ Ce qui me touche peut-être le plus dans ce trait de courage, c'est qu'il n'est pas aussi exceptionnel que tu pourrais le croire. L'histoire abonde en actes héroïques, en travaux sublimes accomplis au milieu de la douleur. Pascal a trouvé une de ses plus belles lois mathématiques dans l'accès d'une rage de dents de deux jours. Rousseau a écrit un de ses livres parmi les tortures de la néphrétique. Molière vint expirer sur le théâtre pour assurer à ses camarades une recette de plus. Richelieu poursuivait son travail de premier ministre au milieu de perpétuels vomissements de sang. Le maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoy, en littière, et tout en roulant dans sa bouche une balle de plomb pour apaiser la soif brûlante qui le dévorait. ”

A mesure que je parlais, mon fils se redressait dans son lit, la vie repassait dans ses yeux, et la crainte éclatait dans ceux de sa mère.

“ Continue, père ! continue ! ”

Je continuai :

“ Ne sais-tu pas le trait de cet amiral anglais dont un boulet venait d'emporter les deux jambes ? ”

— Non ! Que fit-il ?

— Il fit plonger son corps, je devrais dire son tronc, dans un tonneau plein de son pour arrêter l'hémorrhagie, et continua de commander jusqu'à ce qu'il mourût. Lord Chatham, dans un moment de crise politique, paraît à la Chambre des lords enveloppé dans sa robe de chambre de malade, prononce son plus beau discours et meurt à la dernière phrase. Charles-Quint, rongé de goutte, n'en continuait pas moins sa carrière de conquérant, et l'on montre à l'armée de Madrid, à côté de son armure et du harnais de son cheval de bataille, sa litière de combat. Le grand Frédéric, chargé de travail et accablé de maladies, disait en se mettant à l'ouvrage : Il ne s'agit pas que je vive, mais que je fasse mon métier de roi.

— Le beau mot ! s'écria mon fils, dont la physionomie reprenait peu à peu toute sa vivacité ordinaire.

— J'en sais d'autres qui le valent bien, répliquai-je avec plus d'énergie, et m'animant moi-même à son émotion... Montluc, enfermé dans Sienna qu'il défendait contre les Impériaux, tombe gravement malade. Les habitants, découragés par sa maladie et épuisés par les fatigues du siège, parlent de se rendre. Montluc l'apprend ; il sort de son lit de moribond, il s'habille, au milieu de décembre, d'un brillant habit de gala, prend un verre de vin de Chypre, dont il boit la moitié tandis qu'avec le reste il enluminé sa figure blême par la maladie puis il paraît tout à coup au milieu des Siennois en s'écriant : “ Le vieux Montluc est mort ! Mais je vous en amène un tout jeune, tout vig, et qui vous conduira contre l'ennemi à la plus rude sortie que vous ayez jamais vue... ” Ce qu'il fit !

— Encore !... encore !... me dit mon fils.

— La biographie des hommes de guerre pourrait me fournir plus d'un nouvel exemple d'énergie au milieu de la souffrance, mais je ne veux pas que tu croies qu'ils aient seuls le privilège de ces victoires contre la maladie. Le pape Grégoire le Grand gouverne l'Église, pendant plusieurs années, de son lit de douleur. Saint Vincent de Paul, épuisé, paralysé, se faisait porter mourant près des malades, et soignait ceux qu'il devait précéder dans la mort. N'a-t-on pas vu au XVIII^e siècle, Vanvenargues, phthisique et accablé à trente ans des infirmités de la vieillesse, poursuivre à travers toutes les dures et toutes les défaillances son métier de penseur ? De nos jours, notre plus illustre historien, Augustin Thierry, n'a-t-il pas accompli son œuvre admirable au milieu des ténèbres de la cécité et des douleurs de la paralysie ? Mais pourquoi aller chercher si loin et si haut d'éclatants modèles ? Chaque jour n'est-il pas témoin de luttes avec la douleur, de triomphes remportés sur la douleur, mille fois plus admirables que ces illustres héroïsmes, car elles n'ont ni la gloire pour récompense, ni la louange pour but, ni la passion pour soutien, et elles s'accomplissent obscurément, silencieusement, froidement pour ainsi dire, sous la simple et austère loi du devoir. Que fait tout le peuple des travailleurs ? que font ces mineurs qui s'en-

fouissent dans l'atmosphère infecte des houillères ? que font ces femmes qui portent à l'usine leurs corps épuisés par l'allaitement ? que font ces enfants qui se traînent livrés et lymphatiques au travail de la manufacture ? Ils travaillent malgré la douleur ! Ils gagnent leur pain ou celui de leur famille au milieu de la douleur ! Si l'on supprimait de la vie ce qui se fait au milieu de la douleur et en dépit d'elle, on en supprimerait la moitié la plus utile, peut-être la plus belle ! et ce serait rayer souvent du même coup des langues humaines les mots sacrifice, dévouement, devoir... ce serait effacer la plus belle preuve de la supériorité de l'âme sur le corps. ”

Ma femme, à mesure que je parlais, avait laissé tomber sa tête sur sa tapisserie, et se taisait. Mon fils, pour toute réponse, se jeta hors de son lit. Un quart d'heure après, il avait repris son travail ; le lendemain il passait vaillamment son examen, le jour suivant il était guéri.

Concluons. Les hommes se croient tour à tour beaucoup plus faibles et beaucoup plus forts qu'ils ne le sont réellement ; plus forts quand il s'agit de leurs plaisirs, plus faibles quand il s'agit de leurs devoirs.—Magasin d'Education et de Récréation.

E. LEGOUVÉ.

PÉDAGOGIE.

Grammaire.—De la Ponctuation.

PRÉLIMINAIRES.

Nous nous proposons de traiter ce sujet dans toute son étendue, parce qu'il est au premier rang de ceux dans lesquels une routine sans intelligence a le plus faussé les règles. Si la langue se meurt chaque jour, si l'orthographe s'en va, c'est bien autre chose de cet art plus délicat, plus négligé, plus incompris, qui consiste à diviser logiquement une phrase par les signes adoptés dans l'écriture et dans la typographie. Nous disons *logiquement* : car c'est affaire de logique et de bon jugement, on le verra ; et on verra en même temps à quel point nos grammaires les plus estimées, celles que préconise l'Université aussi bien que les autres, se sont répandues en erreurs, volontiers dirions-nous “ en énormités ” à cet égard.

Cette étude a d'ailleurs son intérêt propre, son charme réel pour un esprit de bon lieu. Écrire correctement, correctement ponctuer, voilà qui tout d'abord accuse dans un homme une éducation, nous ne dirons pas au-dessus de l'ordinaire, mais attentive et soignée. N'est-il pas à désirer que l'on possède, sur la seconde de ces conditions, des notions et des principes aussi nets que sur la première ?

I.—Importance de la Ponctuation.

Le mot *ponctuation* vient du latin *punctum* (point), c'est-à-dire du signe principal dont on y fait usage, et qui sert à marquer la fin d'une proposition, d'une phrase si l'on veut. La ponctuation a pour objet de faire saisir du premier coup-d'œil la distinction des phrases entre elles, des sens partiels qui constituent ces phrases, des différents degrés de subordination qui conviennent à chacun de ces sens. C'est une sorte de charpente extérieure, ou plutôt de dessin au moyen duquel on embrasse avec plus de facilité la pensée enveloppée dans les mots, avec ses diverses nuances, ses restrictions, ses compléments, ses accessoires de tout genre. On pourrait presque lui appliquer ce que M. L. Veillot écrivait dernièrement de la langue elle-même :—“ C'est une belle et noble langue que le français. On ne sait pas le français, on ne le parle pas, on ne l'écrit pas, sans savoir quantité d'autres choses qui font ce que l'on appelait jadis l'honnête homme. Le français porte mal le mensonge : pour parler français, il faut avoir dans l'âme un fonds de noblesse et de sincérité... Le beau français, le grand français, n'est à la main que des honnêtes gens. Une âme vile, une âme menteuse, une âme jalouse et même simplement turbulente, ne parlera jamais complètement